

Les classiques de l'art militaire

Autor(en): **Bauer, Eddy**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **94 (1949)**

Heft 7

PDF erstellt am: **10.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342434>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—
3 mois fr. 4.—

ABONNEMENT

Pour l'Etranger :
1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 5.—

Prix du numéro : fr. 1.50

RÉDACTION : Colonel-brigadier Roger Masson

ADMINISTRATION : Av. de la Gare 33, Lausanne. Tél. 3 36 33. Chèq. post. II. 5209

ANNONCES : Société de l'Annuaire Vaudois S. A., Rue de la Tour 8, Lausanne

Les classiques de l'Art militaire

La première question que l'on doit se poser à ce sujet, consiste à se demander si pareille conception de classique et de classicisme peut s'employer à bon escient quand il s'agit de l'« art » de la guerre, alors que la peinture, la sculpture, la poésie, l'art dramatique — sinon la musique — peuvent encore et toujours se rapporter à toute une série de chefs-d'œuvre, dont l'antiquité parfois millénaire n'a pas tari la fécondité.

Pour répondre à cette question primordiale, nous rappellerons ici le « Règlement technique du poignard », dont un humoriste demeuré anonyme dotait naguère notre armée, pour égayer les austères travaux du dernier Service actif. En son article 1^{er} (titre I), ce précieux document de service distinguait dans l'arme de nos officiers, une partie fixe et une partie mobile. Ainsi en va-t-il de la guerre et des œuvres qu'on lui a consacrées, depuis qu'il est des hommes et qu'ils se battent.

Il n'y a évidemment aucun profit théorique ou pratique pour un officier, à se référer aux « parties mobiles », c'est-à-dire périmées de l'art militaire, et quant à l'époque contemporaine, les erreurs capitales que l'on a pu relever dans telle ou telle théorie générale des opérations, procèdent ordinairement du fait que l'auteur a voulu dogmatiser à partir des variables, en basant sa doctrine sur des éléments essentiellement instables, comme sont les armes et leurs effets, lesquels appartiennent à une civilisation et à une époque données. Quant au passé, le tour est vite fait ; quel profit retirerions-nous à relire les règlements d'exercice des régiments suisses du XVIII^e siècle ? Ce sont là choses mortes, ou ressortissant tout au moins à la seule archéologie.

Les classiques, par contre, ce sont tous ces vigoureux penseurs qui, depuis des siècles, se sont intéressés à la « partie fixe ». Tout ce qui concerne le chef et sa formation, la genèse et les caractéristiques de sa décision, les principes qui président aux mouvements, à la concentration et à l'action des troupes, le traitement qu'il convient de lui appliquer pour entretenir son moral, échappe, en vérité, à la fuite du temps : *Lisez et relisez les campagnes d'Alexandre, César, Gustave, Turenne, Eugène et Frédéric ; modelez-vous sur eux, voilà le seul moyen de devenir grand capitaine et de surprendre le secret de la guerre.* Ce mot n'appartient pas aux élucubrations poussiéreuses d'un stratège en chambre ni d'un pédant de cabinet. Il a jailli de la plume de Napoléon. N'opposons pas à cette maxime du grand Corse, cette autre opinion qu'il formulait selon l'occasion d'un moment différent : *L'étude fait les savants, la nature seule fait les grands capitaines.* Monsieur de la Palisse, en effet, ce bon soldat des rois Louis XII et François I^{er}, aurait trop beau jeu pour répondre que la culture élargira et relèvera les capacités de ceux qu'un mystérieux décret de la nature a désignés, dès leur berceau, pour les grands emplois de l'armée.

* * *

Ceci étant, rien ne pouvait être plus utile, en ce tournant de l'art de la guerre, que d'entreprendre la publication d'une ample collection réunissant dans une série de volumes de prix abordable et de format commode, les grands classiques militaires de toutes les époques et de toutes les langues. Telle est l'entreprise dans laquelle vient de se lancer la maison d'édition Berger-Levrault, bien connue de nos lecteurs. Mais encore cette initiative n'eût abouti à aucun résultat pratique, si elle n'avait pas fait appel pour la diriger, à la culture, à l'érudition et au bon sens du colonel L. Nachin, en qui l'on saluera avec sympathie un digne disciple du lieutenant-colonel E. Mayer, bien connu de ceux qui lisaient la *Revue militaire suisse*, entre 1909 et 1914. Ses préfaces, ses notes, ses commentaires, ne constituent pas l'un des moindres intérêts de cette collection ; utilement et sans rien forcer, ils nous ramènent du passé au présent et de l'histoire la plus ancienne à l'actualité la plus brûlante.

Sun-Tze ping fa signifierait, paraît-il, en chinois : les règles de l'art militaire selon Sun-Tze. Or, l'auteur de ce traité sur la conduite de la guerre, au service d'un des roitelets qui se disputaient alors le territoire du futur Céleste Empire, exerça de grands commandements, dans la seconde moitié du VI^e siècle avant notre ère, soit il y a près de vingt-cinq siècles. Mais, à la ressemblance de Boileau, ne nous empressons pas de railler l'éditeur « qui de tant de héros va choisir Childebrand ». Sun-Tze, malgré l'éloignement, présente pour nous deux intérêts primordiaux et mérite vraiment la résurrection dont il est l'objet présentement.

Tout d'abord, il a construit de toutes pièces une doctrine militaire d'une étonnante lucidité et qui ne se ressent ni de son siècle ni de son milieu. Bien souvent, en effet, il va rejoindre les pensées les plus profondes et les maximes les mieux frappées de Napoléon ; quand il écrit, par exemple : *Veillez*

attentivement à ne jamais séparer les différents corps de votre armée. Toujours, ils doivent pouvoir se prêter une aide réciproque. Au contraire, par vos diversions, faites que l'ennemi sépare ses éléments. S'il se partage en dix corps, que chacun d'eux soit attaqué par toute votre armée réunie : alors toujours vous combattrez avec avantage. Ainsi le grand nombre sera toujours de votre côté, quelque faible que soit votre armée. Or, toutes choses étant égales d'ailleurs, la victoire est ordinairement pour le plus grand nombre, ne croirait-on pas entendre Bonaparte expliquer au directeur Gohier son système de batailles : Lorsque, avec de moindres forces, j'étais en présence d'une grande armée, groupant avec rapidité la mienne, je tombais comme la foudre sur l'une de ses ailes et je la culbutais. Je profitais ensuite du désordre que cette manœuvre ne manquait jamais de mettre dans l'armée ennemie, pour l'attaquer dans une autre partie, toujours avec toutes mes forces. Je le battais ainsi en détail, et la victoire qui en était le résultat était toujours, comme vous le voyez, le triomphe du plus grand nombre sur le plus petit.

Ou encore, ne rejoint-il pas, à travers les siècles, la pensée la plus authentique du grand homme de guerre, quand il défend l'autonomie du commandement vis-à-vis des interventions indiscrettes et le plus souvent fâcheuses du gouvernement ? *Quand il faut agir promptement, il ne faut pas attendre les ordres du Prince. Si même il faut agir contre les ordres reçus, faites-le sans crainte ni hésitation. Vous avez été mis à la tête des troupes pour vaincre l'ennemi, et la conduite que vous tiendrez est celle qui vous eût été prescrite par le Prince, s'il avait prévu les circonstances où vous vous trouvez.* Tel est l'avis de Sun-Tze sur cette question si controversée, et à laquelle Napoléon, dans la pratique, n'a pas toujours donné la réponse de bon sens à laquelle il s'arrêtait en théorie.

Mais il y a encore chez notre Chinois un autre intérêt d'actualité. Au moment où s'accomplissent dans sa patrie millénaire de très grands événements, son traité, à notre point de vue, nous apporte un moyen de valeur, sinon pour

prévoir l'avenir à coup sûr, tout au moins pour interpréter correctement le film confus qui se déroule présentement sous nos yeux. Aux environs de 1930, le *Sun-Tze ping fa* était, paraît-il, le livre de chevet des généraux Ou-Pei-Fou et Feng-Lou-Siang. Jouit-il du même prestige auprès du maréchal Chang-Kai-Check et de son adversaire Mao-Tze-Toung ? On ne sait. Dans tous les cas, la manœuvre sur les nerfs de l'ennemi qu'il décrit et conseille semble avoir joué le plus grand rôle dans la présente guerre civile : *Corrompez tout ce qu'il y a de mieux chez l'ennemi par des offres, des présents, des promesses, altérez la confiance en poussant les meilleurs de ses lieutenants à des actions honteuses et viles et ne manquez pas de les divulguer ; entretenez des relations secrètes avec ce qu'il y a de moins recommandable chez lui, et multipliez le nombre de ces agents.* Ce sujet lui paraît si important qu'il n'hésite pas à lui consacrer tout un chapitre de son traité.

Nul doute que ses conseils en cette matière aient trouvé la plus large audience tant parmi les communistes chinois que chez les nationalistes. Mais aussi relevons que ces principes aboutissent dans la pratique à une certaine humanisation de la guerre. Il faut si bien traiter les prisonniers qu'ils se sentent chez eux dans le camp du vainqueur. Quant aux espions que l'on découvrirait, il faut bien se garder de les faire périr ; il est recommandable de les « retourner » pour les faire servir à l'intoxication des réseaux adverses.

Quoi qu'il en soit, cet antique général nous parle encore aujourd'hui sur le ton d'une expérience vivement vécue et profondément raisonnée. Sa dialectique chinoise n'empêche que son message ne soit valable pour nous. Il connaît la valeur du commandement, de l'activité et de la discipline. *Si quelque soldat, en se déplaçant, laisse tomber un objet, même de minime valeur, et ne se baisse pas pour le ramasser ; si, ayant perdu un ustensile, il ne le réclame pas : c'est un voleur. Punissez-le comme tel.* On ne voudrait pas multiplier les citations, mais cette dernière démontre chez lui une conception toute sem-

blable à la nôtre en ce qui concerne le bien du service. Aussi bien, même au XX^e siècle demeure-t-il digne d'être lu et de faire école.

* * *

Flavius Vegetius Renatus que nous appelons Végèce et qui forme le deuxième volume de la Collection Berger-Levrault, a dû compiler son condensé d'art militaire, à l'intention de l'empereur Valentinien II, aux environs de 395 après J.-C. Au moment où les invasions barbares allaient submerger l'Empire, on se préoccupait, semble-t-il, à Rome, de faire la somme des expériences séculaires qui, par le moyen de ses légions, avaient donné à la Ville Eternelle, la domination du monde méditerranéen.

Fait de pièces et de morceaux rassemblés de partout, l'ouvrage de Végèce n'en conserve pas moins tout son intérêt pour l'historien militaire et même pour l'historien tout court. Il nous élucide, en effet, le sort qui allait être, à l'aurore du V^e siècle, celui du glorieux empire qui enorgueillissait les chrétiens au même titre que les païens.

Pour nous cantonner sur le seul terrain de la tactique, son témoignage est capital. On se représente couramment dans le public, les rencontres qui opposaient les légions romaines aux envahisseurs barbares, comme le choc opposant une infanterie pesamment armée, mais peu mobile, aux flots innombrables d'une cavalerie légère qui finissait généralement par la submerger. Rien de plus faux selon Végèce. Tout d'abord, les Goths, les Huns et les Alains se couvraient d'armes défensives. Puis les Romains avaient, depuis le règne de Gratien (359-383), renoncé au port du casque et de la cuirasse. Le souci démagogique d'alléger la troupe allait la livrer sans défense à toutes les entreprises d'un adversaire mieux protégé. Des volées de flèches brisaient l'ordre serré de la légion, et la cavalerie lourde des barbares chargeait dans les brèches. C'est bien ce que nous explique notre historien : *Que veut-on,*

écrit-il, *que fasse un archer à pied, sans casque et sans cuirasse, qui ne peut tenir en même temps un bouclier et un arc ?... Exposé pour ainsi dire à nu aux armes de l'ennemi, le soldat pense bien plus à fuir qu'à combattre... Mais, dit-on, la cuirasse et souvent même le casque accablent le fantassin ; oui, parce qu'il n'y est point fait et qu'il les porte rarement ; au lieu que le fréquent usage de ces armes les lui rendraient plus légères, quelque pesantes qu'elles lui eussent semblé d'abord. Mais enfin ceux qui trouvent le poids des armes anciennes si incommode, il faut bien qu'ils reçoivent des blessures sur leurs corps nus, et qu'ils meurent ; ou ce qui est pire encore, qu'ils risquent ou d'être faits prisonniers ou de trahir leur patrie par la fuite.*

Un critique militaire anglais, dans l'histoire de la guerre, distinguait les périodes « cuirassées » et les périodes « décuirassées ». Pareille distinction, si intéressante qu'elle soit, ne s'applique pas au sujet qui nous occupe, car nous sommes en présence ici de la victoire des blindés sur une infanterie privée d'une protection adéquate. Cinq ou six siècles auparavant, Grecs et Carthaginois avaient trouvé la solution du problème tactique que posera toujours la combinaison de la mobilité et de la protection, en recourant à l'éléphant dressé. Cet expédient n'eut, toutefois, qu'un succès éphémère, en présence de la capacité d'adaptation des Romains, au lieu qu'au moment des grandes invasions barbares, les Romains ne surent rien opposer à la charge écrasante des formations gothiques ou hunniques.

Relevons chez Végèce de nombreux détails intéressants. Ainsi la légion romaine, avec ses 6000 fantassins, ses 726 cavaliers, ses 55 balistes portées sur des chars, ses 10 catapultes, ses formations d'ouvriers, placées sous les ordres d'un préfet, constituait, à l'époque de Trajan, une véritable division, dans le sens moderne du terme. Il est vrai qu'au siècle de Valentinien II, elle était tombée dans une profonde décadence. Pour conduire ses troupes en campagne, le général romain disposait d'un plan détaillé du pays... *afin de connaître non*

seulement les distances par le nombre de pas, mais la qualité des chemins, les routes les plus courtes ou les plus détournées, mais outre ces guides, ajoute notre auteur, d'habiles généraux ont poussé cette recherche au point d'avoir non seulement de simples mémoires des lieux, mais un plan figuré, de manière à avoir non seulement sensible à l'esprit, mais présente aux yeux, la route qu'ils devaient tenir. Voilà donc attestée pour l'époque romaine, l'existence de cartes topographiques, ou plutôt encore de schémas qui devaient sans doute rappeler ceux que nous consultons encore aujourd'hui dans nos indicateurs de chemins de fer. Il est regrettable que ces documents de l'antiquité, à l'exception de la table de Peutinger, ne soient pas parvenus jusqu'à nous, mais comme on voit, il s'agissait en l'espèce de documents privés dus à l'initiative des généraux les plus expérimentés.

Notre historien romain présente encore un autre intérêt : c'est le rôle qu'il a joué au moyen âge, depuis l'époque où le poète Jean de Meung le traduisit en français à l'intention du roi de France Philippe le Bel qui régna de 1285 à 1314. On en connaît deux versions anglaises de l'époque de la guerre de Cent Ans. Mais il faut croire que sa compilation ne recélait plus le secret de la victoire, puisque les Suisses, à la bataille de Nancy, s'emparèrent d'un beau manuscrit de Végèce, en pillant après la victoire les bagages du duc de Bourgogne. Quoi qu'il en soit, il faut mettre en évidence ici l'excellente présentation que M. François Reyniers nous a donnée de ce texte, dont la saveur ne s'est pas évaporée au bout de quinze siècles d'histoire.

* * *

Blaise de Montluc, le maréchal Marmont, duc de Raguse, et le colonel Ardant du Picq ont été ensuite retenus par le colonel L. Nachin, pour enrichir cette collection des classiques militaires. Ce sont là trois excellents choix, d'autant plus que les œuvres de ces grands hommes de guerre sont depuis

longtemps introuvables dans le commerce. Comme de juste, en ce qui concerne les *Commentaires* du premier et *L'esprit des institutions militaires* du second, l'éditeur a dû consentir à certains sacrifices, car leurs œuvres conservées dans leur intégrité n'eussent pu tenir dans un volume de 250 pages. Néanmoins, tout l'essentiel de l'un et de l'autre nous devient de la sorte aisément accessible, et c'est le principal.

Le souvenir de Blaise de Montluc a valu à la ville de Sienne qu'aucun obus français, en juillet 1944, n'écornât le moindre de ses monuments ; telle fut la volonté du général de Monsabert, autre Gascon de bonne trempe, qui eut l'honneur de la libérer. C'est aussi que la défense de Sienne, où Montluc s'opiniâtra entre septembre 1555 et avril 1556, constitue l'un des plus beaux exploits des armées françaises du XVI^e siècle. Aussi bien l'éditeur des *Commentaires* nous a-t-il reproduit cet épisode sans y pratiquer aucune coupure. Il a fait de même pour le récit du bon capitaine, concernant la bataille de Cérises, où, le 14 avril 1544, le duc d'Enghien écrasa les Impériaux, leur tuant dix à douze mille hommes et leur faisant plus de trois mille prisonniers.

L'auteur des *Commentaires* a pris la plume pour éclairer, instruire et encourager ses « compagnons ». Mais son tempérament est si vif, son sens de la troupe si profond, son talent si français et si pittoresque que son message n'a pas vieilli. A une époque où la naissance et la cour donnaient les grands emplois militaires, c'est la nature qui l'a fait soldat et c'est la vaillance qui lui a valu le bâton de maréchal. Il nous apporte donc son expérience de combattant et de commandant, et il le fait avec une verve et une bonhomie qui ne se démentent jamais. En vérité, on ne baille jamais à Montluc, et comment ne citerait-on pas avec respect ses exhortations aux gouverneurs de places : *Souffrez donc toutes les extrémités. N'oubliez rien de ce que doit faire un homme de bien. Je sçay bien qu'il faut perdre, qu'il faut gagner, et n'y a rien d'imprenable. Mais désirez cent mille fois plustost la mort, si tous les moyens ne*

vous défailent, que dire ce meschant et vilain mot : Je la rends.

La défection du maréchal Marmont, dont le passage aux Alliés, après la capitulation de Paris, contraignit Napoléon à signer sa première abdication, jette encore aujourd'hui une certaine ombre sur un nom autrement glorieux. N'avait-il pas gagné son bâton de maréchal sur le champ de bataille de Wagram, administré la Dalmatie avec autorité et compétence, versé son sang au cours de la campagne de 1812 en Espagne ? Son livre, composé durant l'exil qu'il s'imposa après la Révolution de juillet, lui valut la considération de Sainte-Beuve, ce qui n'est pas un mince éloge, et c'est un fait qu'au bout d'un siècle, il mérite encore d'être lu et médité.

On y trouvera la synthèse intelligente des institutions militaires et du système de guerre du premier Empire, ainsi qu'un jugement nuancé et modéré sur le caractère et les méthodes de Napoléon. Dans le domaine technique, on soulignera la vigueur et l'originalité de ses vues sur l'artillerie. La fusée et l'obus retiennent son attention, la première surtout en raison des applications multiples qu'il lui découvre, particulièrement en montagne où l'« artillerie à canon », comme il dit, ne joue aucun rôle. *En un mot, conclut-il, cette invention, telle qu'elle est, et avec le perfectionnement qu'elle comporte encore, se prête à tout, se plie à toutes les circonstances, à toutes les combinaisons, et doit prendre un ascendant immense sur le destin du monde.*

Mais Marmont ne se borne pas à la technique ou à la tactique ; il embrasse avec beaucoup d'aisance le problème de la guerre et celui du commandement dans toute leur amplitude. Assurément sa longue expérience d'Allemagne et d'Espagne lui a beaucoup profité, mais outre qu'il y a des hommes fermés à cette salubre et sévère leçon, le plus grand nombre n'y trouve que l'occasion de rabâcher et d'ennuyer le lecteur. Le duc de Raguse n'appartient à ce grand troupeau, à preuve son *portrait du Général qui remplit toutes les conditions du commandement qu'on voudrait pouvoir citer en entier et*

dont on se bornera à détacher un trait : *Connaissant le prix du temps, seul trésor qui ne peut se suppléer, il se dispensera d'écrire beaucoup, en laissant ce soin à ceux qui, par devoir, ont la charge de transmettre ses ordres ; il se réservera seulement d'en approuver la rédaction. Jamais un bon général n'a beaucoup écrit dans les mouvements de la guerre. C'est la tête qui doit travailler et non la main ; il emploie son temps plus utilement en donnant ses instructions verbales, en conservant la liberté d'esprit pour juger si l'on a rendu compte fidèlement de ses instructions, et pour méditer des combinaisons nouvelles.*

Le 16 août 1870, le colonel Ardant du Picq était mortellement blessé, alors qu'il dirigeait son 10^e de ligne sur Gravelotte, par l'explosion d'un obus prussien. Ainsi ce brave combattant des campagnes de Crimée et d'Italie échappa au sort affreux qui attendait ses camarades de l'armée du Rhin, sous les murs de Metz. S'il eût survécu, il aurait trouvé dans la capitulation de Bazaine la justification de toutes les thèses qu'il avait défendues au milieu de l'indifférence, mais au prix de quelle amertume !

Nul ouvrage, en vérité, ne méritait mieux sa place dans la collection des *classiques de l'art militaire* que nous analysons, que ces deux études sur le combat, dont la seconde n'a jamais reçu, quant au reste, le coup de pinceau final. Tout y est profond et jamais Ardant du Picq ne s'attarde dans les larges avenues foulées par la masse. *Le combat est le but final de l'armée et l'homme est l'instrument premier du combat ; il ne peut être rien de sagement ordonné dans une armée — constitution, organisation, discipline, tactique — toutes choses qui se tiennent comme les doigts d'une main — sans la connaissance exacte de l'instrument premier, de l'homme, et de son état moral en cet instant définitif du combat.*

Voilà la thèse fermement posée, mais encore convient-il de se garder de l'illusion du temps de paix où les expériences se font avec le soldat *calme, rassis, reposé, repu, attentif, obéissant* ; la réalité de la guerre commande de compter avec

cet être nerveux, impressionnable, ému, troublé, distrait, sur-excité, mobile, s'échappant à lui-même qui, du chef au soldat, est le combattant.

Cet « instrument premier », Ardant du Picq l'étudiera tout d'abord dans le combat antique. Et il le fera dans des termes tout neufs à son époque, parce qu'il unissait à une consciencieuse érudition, la connaissance pratique de la guerre, laquelle, par la force des choses et la mansuétude des institutions d'alors, échappait aux Victor Duruy et Th. Mommsen. Si la légion romaine a conquis le monde et vaincu la phalange macédonienne, ainsi que les masses gauloises, cimbres et teutoniques, c'est — estime-t-il — que ses créateurs trouvèrent la formation tactique la plus apte à pallier les effets de la faiblesse humaine.

La légion permettait aux chefs de faire observer une stricte discipline à leurs hommes. Son échelonnement judicieux donnait au commandant la possibilité d'alimenter la bataille. Tout au contraire, les inventeurs de la phalange comptaient sur un simple effet de poussée, mais, les premiers rangs décimés, il arrivait, tout au contraire, que plus personne ne poussât, peu soucieux, comme on pense, de parvenir sur la ligne du carnage. Ce formidable édifice humain se délitait par sa base et la déroute, en quelques minutes, gagnait de l'arrière vers l'avant. Alors, au combat succédait le massacre, les vaincus perdant des milliers de morts, contre autant de centaines au vainqueur.

La peur... Ardant du Picq est le premier soldat qui ait eu le courage de tenter l'analyse exhaustive de cet état d'âme : *L'homme, écrit-il, ne va pas au combat pour la lutte, mais pour la victoire. Il fait tout ce qui dépend de lui pour supprimer la première et assurer la seconde.* La terrible discipline des Romains et la prévoyante organisation de la légion, voilà la solution de l'antiquité. Quant à l'époque de l'auteur où apparaissait le fusil à répétition, quelle solution apporter à ce terrible problème ?

Ici, nous le trouvons bien loin des images d'Epinal et de la peinture épique et peignée des Meissonnier, des Edouard Detaille et des Alphonse de Neuville. Nul doute, s'il avait survécu à la campagne de 1870, qu'il se fût insurgé contre ces impostures. Pièces en mains, il nous démontre qu'il n'y a pas plus de mêlée de cavalerie où les lanciers de l'Impératrice embrochent les cuirassiers blancs du roi de Prusse, qu'il n'y a de charge à la baïonnette poussée jusqu'à l'abordage et jusqu'au corps à corps. C'est ce que Nortoncrù nous exposait aux environs de 1930 : reconnaissons sur ce sujet, une priorité de deux générations à Ardant du Picq. En réalité, si la colonne d'attaque ne se couche pas pour répondre au feu du défenseur, celui-ci lâche pied et se voit massacré dans le dos.

Discipline, cohésion, encadrement, tels sont les mots d'ordre que répète sans se lasser cet homme de génie et d'expérience. D'où nous devons déduire que ce qui était vrai à l'époque du chassepot, l'est encore plus sur le seuil de l'ère atomique. Dans son beau volume intitulé : *L'influence de l'armement sur l'histoire*¹, le major général J. F. C. Fuller, des guerres médiques au drame de 1939-45, nous mène de l'« âge de la bravoure » à l'« âge du pétrole ». Nous ne contredirons pas à ces considérations d'un homme du plus haut esprit, mais encore revenons à Ardant du Picq, et donnons-lui raison : *la mécanique et le moral sont si intimément liés, que l'une toujours — et qui est admirable — vient au secours de l'autre et jamais ne lui nuit*. Le jour où les armées se réduiront à quelques techniciens des fusées stratosphériques, la ponctualité, l'attention, le silence sous les armes et la fidélité au poste constitueront, tout de même, la force principale des armées.

Major Ed. BAUER.

¹ Traduction et préface du Général L. M. Chassin. — Payot, Paris, 1948.